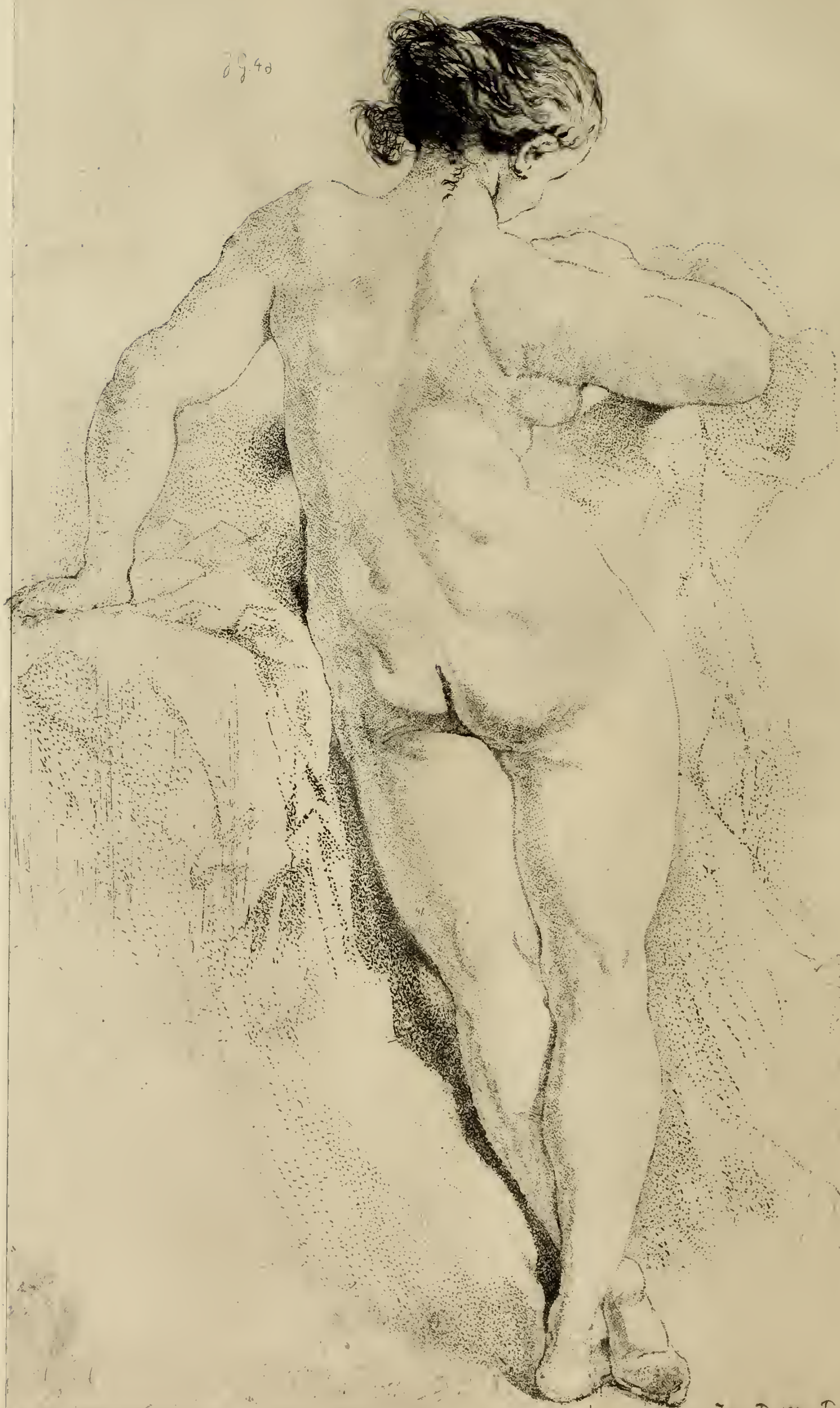
BOUCHER

Tiré à 200 exemplaires.
Les planches effacées après le tirage.

LYON
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN
Rue d'Amboise, 6.



Imp. Delâtre Paris

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

BOUCHER

ETUDE

CONTENANT QUATRE DESSINS

gravés à l'eau-forte.



PARIS

E. DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLEANS.

—

1862



I.

OUCHER eſt un de ces hommes qui ſignifient le goût d'un ſiècle, qui l'expriment, le perſonnifient & l'incarnent. Le goût français du XVIIIe ſiècle s'eſt manifeſté en lui dans toute la particularité de ſon caractère : Boucher en demeurera non-ſeulement le peintre, mais le témoin, le repréſentant, le type.

Ni le grand ſiècle, ni le grand Roi n'avaient aimé la vérité dans l'art. Les encouragements de Verſailles, les applaudiſſements de l'opinion avaient pouſſé l'effort de la littérature, de la peinture, de la ſculpture, de l'architecture, l'ardeur des eſprits & des talents, vers une grandeur menteuſe & une nobleſſe convenue qui enfermaient le Beau dans la ſolennité & la règle d'une étiquette. Un ſublime fait d'emphaſe, de pompe, de dignité, avait ébloui l'eſprit de la France ; & fermant les oreilles aux accents de Shakſpeare, les yeux aux tableaux de Téniers, la ſociété françaiſe avait cru trouver dans une majeſté fictive une loi ſuprême d'eſthétique, un idéal abſolu.

Lorſqu'au ſiècle de Louis XIV ſuccède le ſiècle de Louis XV, quand la France galante

ſort de la France faſtueuſe, & qu'autour de la royauté plus humaine les choſes & les hommes deviennent plus petits, l'idéal de l'art demeure un idéal factice & de convention; mais de la majeſté cet idéal deſcend à l'agrément. Partout ſe répand un raffinement d'élégance, une délicateſſe de volupté, ce que le temps appelle « la quinteſſence de l'aimable, le coloris des charmes & des grâces, l'embelliſſement des fêtes & des amours. » Le théâtre, le livre, le tableau, la ſtatue, la maiſon, l'appartement, rien n'échappe à la parure, à la coquetterie, à la gentilleſſe d'une décadence délicieuſe. *Le joli*, — voilà, à ces heures d'hiſtoire légère, le ſigne & la ſéduction de la France. Le joli eſt l'eſſence & la formule de ſon génie. Le joli eſt le ton de ſes mœurs. Le joli eſt l'école de ſes modes. Le joli, c'eſt l'âme du temps, — & c'eſt le génie de Boucher.

II.

Boucher eſt une gloire pariſienne. Il naquit à Paris, — non en 1704, comme l'ont dit les biographes contemporains, comme l'ont répété, après eux, les biographes du ſiècle préſent, — mais le 29 ſeptembre 1703 (1). Une note du *Recueil des Chanſons* manuſcrites de Maurepas lui donne pour père un grainetier. La *Galerie françoiſe* de Reſtout, mieux informée, fait naître Boucher d'un peintre aſſez obſcur qui, après lui avoir enſeigné les premiers éléments de la peinture, reconnut bien vite que ſon élève méritait un maître plus habile & l'envoya étudier chez Lemoine, célèbre alors.

Et bientôt Lemoine, étonné d'un *Jugement de Suzanne*, fait par le jeune homme de dix-ſept ans, promettait à ſon élève l'avenir de grands ſuccès (2).

L'admirable machiniſte de plafonds, le remueur d'Olympes, le braſſeur de nuées & d'apothéoſes qui a fait voler au ciel de Verſailles les déeſſes du Parmeſan, Lemoine était un grand peintre, un de ces maîtres auxquels il n'a guère manqué que d'être nés dans un temps plus ſévère pour avoir une gloire ſolide, un renom ſérieux, une immortalité durable & reſpectable. Il ſuffit, pour lui rendre ce témoignage, de ſe rappeler le tableau d'*Hercule & Omphale*.

Sur un azur puiſſant & profond, ſur un ciel d'un bleu d'Orient, ſous un dais de

(1) Nous avons été aſſez heureux pour retrouver, aux Archives de l'état civil de Paris, l'acte de baptême de Boucher. Nous le publions ici pour la première fois :

« Paroiſſe de Saint-Jean-en-Grève :

« *Octobre* 1703. — Le mercredy troiſième octobre mil ſept cent trois a été baptiſé François, né le ſamedy précédent, fils de Nicolas Boucher, maître peintre, & d'Eliſabeth Lemeſle ſa femme, demeurant rue de la Verrerie, de cette paroiſſe. Le parrein Mᵉ François Prévoſt, huiſſier aux requêtes du palais, demeurant rue Galande, paroiſſe Saint-Séverin. La marreine Marie-Louiſe Boullenois, fille de Mᵉ Louis Boullenois, procureur au Châtelet de Paris, demeurant rue du Foüart, paroiſſe Saint-Etienne-du-Mont. — Prevost, Belion, Marie-Louise Boullenois. »

(2) *Galerie françoiſe ou Portraits des Hommes & Femmes célèbres qui ont paru en France*, gravés en taille-douce ſous la conduite de Reſtout. Paris, Hériſſant, 1771.

brocart qui s'enroule à des branches, le couple apparaît baigné de lumière, careffé d'ombre. La blanche Omphale, debout & croifant une jambe, laiffe gliffer fur le reffaut de fa hanche la formidable maffue du dieu défarmé. Et victorieufe, la peau du lion de Némée nouée à fon flanc, elle verfe fon regard & fon fourire au dieu fur lequel elle fe penche, & auquel elle met le fufeau dans la main droite. Le dieu, dont les mains héfitent, cherche de l'œil l'ordre des yeux d'Omphale. Auprès d'Hercule, un petit amour, long & déhanché comme tous les amours de Lemoine, rit en regardant le public. Le corps de l'Omphale eft une merveille : le lumineux divin de la peau, fa moiteur, fon rayonnement fatiné, fa blancheur pulpeufe, tout ce qu'il y a de douillet, de délicat & de tendre dans la *gloire* d'un corps de femme nue que le jour modèle, eft admirablement rendu dans cette fuave académie. Une juvénilité de déeffe fe mêle délicieufement à une fleur de maturité dans le deffin de ces formes allongées tout à la fois & rondiffantes, de cette gorge qui vient de naître, de ces hanches déjà fières. Par une oppofition aimée du Pouffin, le corps ardent & briqué du héros-dieu fait encore reffortir ce corps blanc, à peine teinté dans les ombres du bleu de la nacre, doucement fouetté de rofe aux feins, aux coudes, aux genoux (1).

L'homme qui a peint cela devait être le maître de Boucher. Il était fon initiateur prédeftiné, fatal; & cette peinture defcendue des grandes écoles italiennes, rappelant à la fois le Corrége, le Véronèfe & le Baroche, mais fauvée de l'imitation & de la fervilité par le goût français de Lemoine & la perfonnalité de fon tempérament, cette peinture était fi bien celle dont Boucher attendait la révélation, & à laquelle fon génie était prêt, qu'il fe l'affimilait prefque complètement du premier coup. Deux tableaux de lui, *la Naiffance* & *la Mort d'Adonis*, font voir combien il entra à fond, avant d'avoir dégagé fa manière propre, dans la manière de fon maître : la valeur violente des premiers plans, ces chevelures & ces airs de tête empruntés au Véronèfe, les profils corrégiens des amours, la tonalité des ombres dans les étoffes, ces tons rompus qui, dans les chairs, dans les têtes, viennent à tout moment relever & animer le ton général, ces égratignures & ces martelages de pâte fèche, cette peinture criftallifée qui a fait prendre quelques Lemoine pour des Watteau, ces teintes laqueufes de l'école de Venife, que Boucher ne tardera pas à perdre pour toujours, — tout, dans ces deux toiles, eft de la touche de Lemoine; & il ne faut rien moins que la fignature F. B. fur un vafe, l'atteftation des gravures de Michel Aubert & de Scotin, la mention du catalogue La Live de Jully pour les rendre à Boucher. — De la même facture devaient être *les Quatre Eléments*, peints pour le comte de Bruhl, ainfi que *l'Amour oifeleur* & *l'Amour moiffonneur*, où la manière corrégienne du deffin de Lemoine eft vifible à travers l'interprétation de la gravure.

Plus tard, je le fais, Boucher dira à Mariette qu'il a fort peu travaillé chez Lemoine

(1) Ce tableau, expofé au boulevard des Italiens en 1860, appartient à M. Lacaze.

qui prenait un très-médiocre intérêt à ses élèves, qu'il n'y est demeuré que trois mois (1). Mais Boucher disait-il vrai? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quand il sortit de l'atelier de Lemoine, il en sortit tout formé, & avec tous les secrets de la pratique de son maître. Ajoutons qu'il conserva toujours la plus haute estime pour Lemoine, dont il ne cessa de vanter les ouvrages (2).

Pendant qu'il fréquentait l'atelier de Lemoine, Boucher avait besoin d'argent pour vivre, & pour jeter aux goûts de sa vie de garçon, à sa passion du plaisir. Quelques années avant, Carle Vanloo gagnait cet argent en faisant des décorations d'Opéra & de petits portraits à la grosse. Oudry, à cette heure de jeunesse & de nécessité de la vie des artistes, dessinait des rébus. Boucher se plia au métier de dessinateur, à des sujets de piété, à des imageries dont la gravure de fabrique ne laisse rien deviner du jeune maître. Il donna au commerce des Notre-Dame des Victoires, des Vierges, une armée de saints. Il fit les estampes d'un bréviaire de Paris, où il représenta des Vertus au dessus de petites vues de Paris, — ce qui fit faire aux jansénistes ce rapprochement ironique : la Foy & les Invalides, l'Espérance & le Louvre, la Religion & Notre-Dame, la Charité & le Pont-Neuf. Et pourquoi tant s'étonner de voir celui qui sera Boucher illustrer un paroissien? Ne sommes-nous pas dans le siècle où le peintre des petites maisons, Baudouin, sera un jour choisi pour enluminer le missel de la chapelle du Roi, à Versailles?

Ces travaux menaient Boucher à cette espèce de manufacture tenue par le père de Cars le graveur, qui avait le monopole des dessins & des gravures de thèses. Boucher dessinait là, pour le burin, les attributs, les trophées, les fleurons, les culs-de-lampe allégoriques que le XVIIIe siècle aimait à jeter à travers l'ennui & la gravité du plus solennel imprimé; &, pour ce travail, il avait la table, le logement & soixante livres par mois, « ce qu'il estimait pour lors, écrit Mariette, être une fortune. » Ce fut dans les premiers temps de ce singulier arrangement, en 1721, que le pensionnaire du père Cars crayonna ces vignettes pour une nouvelle édition de l'*Histoire de France* de Daniel, figurant au n° 1164 du catalogue de Mariette. Il est à croire qu'il resta plusieurs années à dessiner ainsi sur commande & presque à la journée. Sans doute aussi, dans cet atelier de gravure, il fut tenté de toucher au cuivre, de jouer avec une pointe, de jeter quelques-uns de ses dessins sur une planche, de s'interpréter lui-même; ce qui lui valut la bonne fortune d'être choisi par M. de Julienne pour graver le plus grand nombre des études laissées par Watteau. Et Boucher interprétait « les figures de différents caractères de paysages & d'études » dessinées par le maître, sans leur faire rien perdre de leur feu & de leur esprit. D'un trait large, d'un badinage d'aiguille, d'un travail hardi, heureux,

(1) *Abecedario* de Mariette, publié par Ph. de Chennevières & A. de Montaiglon. Paris, Dumoulin, 1851, vol. I.

(2) « On présenta un jour au fameux Boucher un tableau de Lemoine. L'amateur à qui il appartenait avait fait ajouter des allonges à ce tableau pour lui donner un pendant. Il pria Boucher de le remplir. « Je m'en garderai bien; de tels ouvrages sont pour moi des vases sacrés; je craindrais de les profaner en y portant la main. » *Almanach littéraire*, 1778.

ſans peur, il indique du premier coup l'anatomie du mouvement des mains, les caſſures de la ſoie, la rocaille des plis; il balaye les payſages avec la liberté forte de la ſanguine de Watteau; il enlève les ſilhouettes à la pointe comme le deſſinateur les enlève au crayon; il fouette d'ombre les viſages; il les careſſe de pointillé & de hachures avec l'aiſance de ſon modèle. Juſque dans l'indication bâtonnée des jambes & l'accentuation des mules relevées, il garde ſur ſa planche l'accent & le ſtyle du maître, qu'il traduit plus ſûrement que ſes compagnons d'eau-forte, que Trémolière, que Baſan, que Silveſtre, que Cochin; auſſi intimement, auſſi familièrement que Caylus. Et de ce jour, Boucher a le génie de l'eau-forte ſpirituelle juſqu'au bout des ongles.

A ce travail, la poſition de Boucher s'améliora. « M. de Julienne lui donnait 24 livres par jour, & tous deux étaient contents; car Boucher était fort expéditif, & la gravure n'était pour lui qu'un jeu (1). »

Il peignait tout en gravant & en deſſinant; & en 1723, ſur le ſujet d'*Evilmérodach, fils & ſucceſſeur de Nabuchodonoſor, délivre Joachim des chaînes dans leſquelles ſon père le retenait depuis longtemps*, Boucher, à peine âgé de vingt ans, remportait le premier prix à l'Académie de peinture. Et le ſamedi qui ſuivait le jour de la Saint-Louis, le jeune homme était élevé, ſelon l'uſage immémorial, ſur les épaules de ſes camarades, promené autour de la place du Louvre remplie d'élèves, d'artiſtes & de curieux accourus au ſpectacle, & dépoſé, l'ovation finie, à la penſion (2). Le voilà, pour trois ans, nourri, chauffé, éclairé, inſtruit; ajoutez à tout cela une gratification de trois cents livres par an, & du temps de reſte pour M. de Julienne & les autres. Son triennat achevé, il partait, en 1727, pour Rome. Au dire d'une notice de M. Durozoir, l'éclat de ſes débuts, la faveur qu'obtenaient ſes ébauches, lui créaient dans l'Académie des inimitiés & des jalouſies qui le privaient de ce droit acquis d'être envoyé à Rome, & le réduiſaient à faire le voyage d'Italie avec un amateur fort inſoucieux des querelles d'école. D'un autre côté, le *Diſcours ſur l'origine & l'état actuel de la peinture* (1785) dit que Boucher reſta peu de temps en Italie, & dans un état de maladie continuel qui lui défendait toute application. Le Nécrologe & les brochures ſemblent contredire ces deux aſſertions, en nous montrant Boucher revenant d'Italie au bout des quatre ans que les élèves de l'Académie paſſaient en Italie. Et preſque auſſitôt ſon retour il était agréé, — ce qui ne prouve guère un mauvais vouloir de l'Académie à ſon égard.

Déjà eſtimé dans le petit monde des artiſtes, Boucher était encore inconnu hors de là. Il lui fallait étaler à tout prix, pour arriver juſqu'au public. C'eſt alors, ſans doute, qu'un ſculpteur-marbrier, nommé Dorbay, exploitait ce beſoin & cette impatience du jeune homme en lui faiſant remplir, preſque pour rien, ſa maiſon de peintures, au milieu deſquelles figurait ce bel *Enlèvement d'Europe*, paſſé depuis dans la collection de M. Watelet. Après le marbrier venait un véritable amateur: le baron de Thiers com-

(1) *Abecedario* de Mariette.

(2) OEuvres de Diderot. Salons d'expoſition. Belin, 1818.

mandait au jeune peintre des tableaux qui fe trouvèrent comme à leur place dans fa précieufe galerie (1).

III.

Vif & prompt à toutes chofes, mais furtout au plaifir, plein de cette ardeur qu'il garda toute fa vie, Boucher n'avait pas perdu fa jeuneffe. Il avait gaîment & largement vécu, battant monnaie avec fa facilité, à tout moment preffé par des befoins d'argent, & fe jetant au travail au fortir d'une partie de femmes, d'un fouper, avec une verve fingulière qu'échauffaient la fatigue & les folies de la nuit à peine envolée, de la fête à peine éteinte. Ses amours, fa peinture vous les dira : liaifons de caprice & d'à-propos, aventures charmantes & banales, bonnes fortunes auxquelles il donnait fa bourfe & qui ne lui demandaient rien de fon cœur. Ce n'eft pas lui qui, comme le peintre Doyen, amoureux de la petite Hus, eût pris fi fort à cœur fon amour qu'il en eût perdu la force de travailler. Les femmes qui paffent dans une vie laborieufe fans l'occuper, les Manon, les Morfil, voilà les femmes à fa guife : il aime les romans tout faits. Un de fes biographes lui rend le témoignage qu'il n'employa jamais la féduction (2) : le mot juge Boucher & fes maîtreffes.

Un peu laffé de la vie de garçon, Boucher avait fongé à fe marier. Il avait époufé, le 21 avril 1733, Marie-Jeanne Bufeau (3), une fort jolie perfonne de dix-fept ans, qu'il avait choifie fur la mine pour être fa femme d'abord, & auffi pour être un peu, felon

(1) *Galerie françoife*, par Reftout.

(2) *Id.* — Nécrologe de 1771. Eloge de Boucher.

(3) Voici l'acte de mariage de Boucher, retrouvé par nous fur les regiftres de la paroiffe de Saint-Roch. Cet acte eft d'un certain intérêt biographique : il montre l'erreur de la plupart des hiftoriens de l'art français qui, trompés par une fynonymie, ont donné pour femme à Boucher Marie-Françoife Perdrigeon, époufe d'Etienne-Paul Boucher, fecrétaire du Roi, morte le 30 janvier 1734, à dix-fept ans, & peinte par Raoux en veftale.

« Paroiffe de Saint-Roch.

« 21 *avril* 1733. — François Boucher, peintre du Roy, âgé de vingt-neuf ans, fils de Nicolas, auffi peintre, & d'Elifabeth Lemefle, fes père & mère, demeurant rue Saint-Thomas-du-Louvre, paroiffe Saint-Germain-l'Auxerrois, d'une part, et Marie-Jeanne Bufeau, âgée de dix-fept ans, fille de Jean-Batifte, bourgeois de Paris, & de Marie-Anne de Sedeville, fes père & mère, demeurant de droit & de fait rue l'Evêque, en cette paroiffe, d'autre part, après la publication d'un ban faite en cette églife, vu le pareil certificat d'un ban faite en l'églife paroiffiale de Saint-Germain-l'Auxerrois, la difpenfe des deux autres bans accordée par Mgr notre archevêque, en date du quatorze des préfens mois & jour de la préfente année, figné Robinet, régen, & plus bas Martin, duement fcellée, controllée & infinuée, les fufdits jour & an, fignée Frain, des extraits batiftaires defdits époux & époufe, le tout en bonne forme, les fiançailles célébrées hier, ont été mariés en face d'Eglife, fans aucune oppofition, par meffire Jean Santarel, prêtre, docteur en Sorbonne & vicaire de cette paroiffe; préfens les père & mère de l'époux, demeurant rue des Foureurs, paroiffe Sainte-Opportune; le père de l'époufe; Laurent Quénot, muficien, demeurant rue l'Evêque, en cette paroiffe; tous lefquels témoins, parens, amis & autres fouffignés, nous ont certifié les noms, furnoms, âges, qualités, libertés & domiciles defdits époux & époufe, & lecture à eux faite ont figné, excepté la mère de l'époux, qui a déclaré ne fçavoir figner. — BOUCHER, MARIE JANE BUSEAU, NICOLAS BOUCHER, BUSEAU, QUENOT, DUBESSE, SENTAREL. »

l'habitude du temps, un modèle & l'infpiration de fon deffin. Affife à fon foyer, Mme Boucher, entrée prefque enfant dans l'atelier du peintre, ne tardait pas à fuivre l'exemple des femmes & des filles d'artiftes d'alors, touchant prefque toutes au métier qu'elles voyaient faire, à la peinture, au paftel, à la gravure : elle fe mit, avec une certaine adreffe & une aptitude affez heureufe, à copier en miniature les tableaux de fon mari. Ces miniatures, généralement attribuées aujourd'hui à Boucher lui-même, eurent une vogue qui popularifa un inftant, dans le monde des curieux, le nom de Mme Boucher : on ne compte pas moins de huit de ces petits cadres dans le catalogue de vente du peintre Aved. Mme Boucher toucha même à la pointe de graveur de fon mari, & il exifte une planche de deux payfans dormant où, à côté de *Boucher inv.*, on lit : *Uxor ejus fculpfit.*

Boucher ne fut pas très-fidèle à fa femme. La jeune femme fut-elle plus fidèle à fon mari? Il y a contre fa conftance une affez jolie anecdote. Selon une note manufcrite d'un bibliothécaire de M. de Paulmy, le roman de *Faunillane* ou l'*Infante jaune*, fantaifie du comte de Teffin, illuftrée de deffins de Boucher & imprimée, en 1741, à Badinopolis, chez les frères Ponthome, n'aurait été, de la part du comte, qu'un adroit moyen d'introduction dans l'intérieur du peintre. M. de Teffin n'aurait écrit fon livre que pour en demander l'illuftration à Boucher, approcher de cette façon délicate Mme Boucher, la voir pendant qu'il expliquait les fujets à fon mari, & lui faire fa cour en retournant la fcène du Peintre ficilien derrière le chevalet du pauvre homme occupé à peindre. Les deffins faits & gravés par Chédel, — la comédie avait eu fans doute un dénoûment au gré de M. de Teffin, — le livre était tiré à deux exemplaires, & le comte faifait cadeau des cuivres à l'académicien Duclos, qui, pour les utilifer, écrivait, fur les compofitions de Boucher, le roman allégorique d'*Acajou & Zirphile* (1).

IV.

En 1734, Boucher était reçu académicien fur la préfentation de fon tableau de *Renaud & Armide*, expofé aujourd'hui au Louvre.

Alors commence l'œuvre de Boucher ; alors commence autour de cet œuvre l'applaudiffement du public plus ardent à chacune de ces expofitions qui, fermées depuis 1704, rouvrent en 1737, & donnent aux tableaux & à la gloire de l'heureux peintre une popularité fans exemple (2). Et de falon en falon, de triomphe en triomphe, fon

(1) *Archives de l'Art français*, par Ph. de Chennevières & A. de Montaiglon. Paris, Dumoulin, 1851, vol. VI.

(2) Boucher envoyait à l'expofition de 1737, — la première expofition du règne de Louis XV, l'expofition qui fuivit l'expofition de 1704, — quatre tableaux cintrés repréfentant divers fujets champêtres, deux petits tableaux ovales repréfentant les quatre Saifons.

Boucher expofait, en 1738, un tableau chantourné

imagination ſe déroule en ſouriant. De ſes pinceaux, de ſes crayons, qui ne ſe laſſent point, ſort la mythologie du XVIIIe ſiècle. Son Olympe, ce n'eſt ni l'Olympe d'Homère, ni l'Olympe de Virgile : c'eſt l'Olympe d'Ovide. Et quelle reſſemblance entre ces deux peintres de la décadence, entre ces deux maîtres de ſenſualiſme, Ovide & Boucher! Une page de l'un a l'éclat, le feu, la manière & l'aſpect d'une toile de l'autre. Il y eut un poëme d'Ovide, *l'Art d'aimer*, qu'on mit en ballet ſur un théâtre de Rome : n'eſt-ce pas ce poëme que Boucher retrouva à l'Opéra, & dont il fit ſon génie?

La volupté, c'eſt tout l'idéal de Boucher : c'eſt tout ce que ſa peinture a d'âme. Ne lui demandez que les nudités de la Fable; mais auſſi quelle main preſte, quelle imagination fraîche dans l'indécence même, quelle entente de l'arrangement, pour jeter de jolis corps ſur des nuages arrondis en cous de cygnes! Quel heureux enchaînement dans ces guirlandes de déeſſes qu'il dénoue dans un ciel! Quel étalage de chair fleurie, de lignes ondulantes, de formes qu'on dirait modelées par une careſſe! Comme il s'entend aux poſes indiſcrètes, aux coquetteries des molles attitudes, aux provocations de la Nonchalance couchée tout de ſon long devant le public ſur un décor d'apothéoſe comme ſur un tapis de harem! La ſévérité du nu eſt inconnue à Boucher : il ne ſait pas envelopper un corps de ſa beauté, ni le voiler de ſa pudeur; la chair qu'il montre a

repréſentant Vénus deſcendant de ſon char, ſoutenue par l'Amour pour entrer au bain, & un autre tableau repréſentant l'Education de l'Amour par Mercure.

Boucher expoſait, en 1739, un grand tableau d'une largeur de 14 pieds ſur 10 de haut, repréſentant Pſyché conduite par Zéphir dans le palais de l'Amour. Ce tableau devait être exécuté en tapiſſerie pour le Roi à la manufacture de Beauvais; il expoſait un ſecond tableau de forme chantournée, un deſſus de porte pour l'hôtel Soubiſe, repréſentant l'Aurore & Céphale.

Boucher expoſait, en 1740, un tableau en largeur de 5 pieds ſur 4 de haut, repréſentant la naiſſance de Vénus; un autre, de même grandeur, repréſentant une forêt; un autre, un payſage où l'on voit un moulin.

Boucher n'expoſait rien en 1741. Il expoſait, en 1742, un tableau en largeur de 2 pieds 1/2 ſur 2 de haut, repréſentant Diane ſortant du bain avec ſes compagnes; un autre, de même grandeur, repréſentant un payſage des environs de Beauvais; une eſquiſſe de payſage en largeur de 3 pieds ſur 2, repréſentant le hameau d'Iſſé, qui devait être exécuté en grand pour l'Opéra; huit eſquiſſes de différents ſujets chinois pour être exécutés en tapiſſerie à la manufacture de Beauvais, un autre tableau repréſentant une Léda; un autre, un payſage de la fable du frère Luce.

Boucher expoſait, en 1743, un tableau ovale repréſentant la naiſſance de Vénus; un pendant, Vénus ſortant du bain; un autre tableau chantourné, de 6 pieds de largeur ſur pareille hauteur, repréſentant la muſe Clio préſidant à l'hiſtoire & à l'éloge des grands hommes; un autre, de même forme, faiſant pendant, repréſentant la muſe Melpomène qui préſide à la tragédie; un autre repréſentant un payſage où paraiſſent un moulin & une femme donnant à manger à des poules; ſon pendant, repréſentant une vieille tour, &, ſur le devant, des blanchiſſeuſes; autre petit payſage, de forme chantournée, repréſentant un vieux colombier & un eſpèce de pont ruiné ſur lequel une femme & ſon enfant regardent pêcher.

Boucher expoſait, en 1745, un tableau chantourné repréſentant un ſujet paſtoral; une eſquiſſe à gouaſſe repréſentant Vénus ſur les eaux, & pluſieurs deſſins réunis ſous un même numéro.

Boucher expoſait, en 1746, un tableau, de forme chantournée, repréſentant l'Eloquence avec ſes attributs; un pendant, de même forme, l'Aſtronomie; ces deux tableaux devaient être placés dans le cabinet des médailles, à la bibliothèque du Roi.

Boucher expoſait, en 1747, un tableau ovale repréſentant les forges de Vulcain; ce tableau était deſtiné à la chambre à coucher du Roi, à Marly. Il avait encore envoyé deux paſtorales & une griſaille repréſentant le ſujet allégorique d'une thèſe dédiée à M. le Dauphin.

comme une effronterie piquante; ſes divinités, ſes nymphes, ſes néréides, ſes femmes nues ſont toujours des femmes déshabillées. Mais qui a déshabillé la femme mieux que lui? La Vénus que Boucher rêve & peint n'eſt que la Vénus phyſique; mais comme il la ſait par cœur! Comme il eſt habile à lui donner toutes les tentations du geſte abandonné, du ſourire facile, du maintien engageant! Comme il l'entoure d'une miſe en ſcène irritante! Et comme il incarne dans cette figure légère, volante, & ſans ceſſe renaiſſante, le Déſir & le Plaiſir!

Autour de cette Vénus, dans le ciel de cette Cythère, au milieu de ce ſérail aérien, au travers de ces nuages éclairés par le corps des déeſſes, le peintre jette une pluie d'amours. Il les ſuſpend en grappe; il les noue en couronne, il les répand & les eſſaime comme dans une friſe de Clodion; il les culbute dans le giron des Grâces. Il diſperſe leur bande, il la raſſemble; il donne à tous l'envolée, il les jette nus & poliſſonnant ſur la nuée. Ce ſont les enfants gâtés du pinceau de Boucher. Joufflus, les cheveux friſés & leur volant au front en gros accroche-cœurs, leurs larges prunelles ſouriant à travers leurs grands cils, le petit nez au vent, la bouche en cul de poule, le menton fendu par une foſſette, ils ſont partout dans ſon œuvre. Ils voltigent autour de leur mère, comme une cour d'oiſeaux; ils jouent aux pieds des Muſes avec les attributs des arts & des ſciences; ils enjambent le char attelé de colombes; &, qu'ils mangent à pleine bouche le raiſin des Bacchanales, ou qu'ils viſent au blanc dans la cible d'un cœur, qu'ils

Boucher expoſait, en 1748, un tableau ovale repréſentant un berger qui montre à jouer de la flûte à ſa bergère, & un autre petit tableau carré repréſentant une Nativité.

Boucher expoſait, en 1750, — il n'y avait pas eu d'expoſition en 1749, — un tableau en hauteur de 5 pieds & demi ſur 4 de largeur, repréſentant une Adoration des Bergers pour la chapelle du château de Bellevue, & quatre paſtorales de forme ovale : la première repréſentant des amants ſurpris dans les blés; la ſeconde, un berger accordant ſa muſette près de ſa bergère; la troiſième, le ſommeil d'une bergère à laquelle un ruſtaud apporte des fleurs, & la quatrième, un berger qui montre à ſa bergère à jouer de la flûte.

Boucher n'expoſait pas en 1751. Il expoſait, en 1753, deux grands tableaux en hauteur de onze pieds ſur neuf de large, dont l'un repréſentait le Lever du Soleil; l'autre, le Coucher du Soleil. Ces tableaux devaient être exécutés en tapiſſerie à la manufacture des Gobelins par Cozette & Audran. Il expoſait encore quatre tableaux repréſentant les quatre Saiſons figurées par des enfants, & deſtinés à la ſalle du Conſeil, à Fontainebleau.

Boucher n'expoſait ni en 1754, ni en 1755. Il expoſait, en 1757, un tableau de 10 pieds en carré, repréſentant les forges de Vulcain. Ce tableau, qui était au Roi, devait être exécuté en tapiſſerie dans la manufacture des Gobelins. Il expoſait encore le portrait de la marquiſe de Pompadour.

Boucher n'expoſait pas en 1759; il expoſait, en 1761, des paſtorales & payſages ſous un même numéro.

Boucher expoſait, en 1763, le *Sommeil de l'Enfant-Jéſus*, tableau cintré de 2 pieds de haut ſur 1 pied de large.

Boucher expoſait, en 1765, deux tableaux ovales d'environ 2 pieds de haut ſur 1 pied 1/2 de large : *Jupiter transformé en Diane pour ſurprendre Caliſto; Angélique & Médor*. Ces tableaux étaient tirés du cabinet de M. Bergeret de Grandcourt. Il avait encore envoyé deux paſtorales de 7 pieds 6 pouces de haut ſur 4 de large, quatre paſtorales de 15 pouces de haut ſur 13 de large, une autre paſtorale ovale de 2 pieds de haut ſur 1 pied 6 pouces de large, un tableau de 2 pieds 6 pouces de haut ſur 2 pieds de large, repréſentant une jeune femme attachant une lettre au col d'un pigeon; enfin, un payſage de 2 pieds de large ſur 1 pied 6 pouces de haut.

Boucher n'expoſait pas en 1767, ce dont Diderot le tançait vertement dans ſon *Salon* de l'année; il expoſait, en 1769, un ſeul tableau, une *Marche de Bohémiens ou Caravane dans le goût de Benedetto Caſtiglione*, tableau de 9 pieds de large ſur 6 pieds 6 pouces de haut.

repréſentent les Saiſons, qu'armés du maillet & du ciſeau ils aient l'air d'Amours échappés de l'Opéra de *Pygmalion*, ou qu'ils ſoient ſeulement des enfants qui s'amuſent, ils ſont charmants à voir avec leurs petites mains engorgées, leurs jointures bouffies, leurs ventres ronds où le nombril ſemble une foſſette, leurs derrières de Cupidon, leurs mollets dodus, leurs formes ébauchées & renflées, qui parfois, ſous le crayon de Boucher, prennent une ampleur preſque ſuperbe. Et quels jeux de lutins & de petits dieux ils font autour des allégories, près de l'eau où ſe baigne Diane, ſur les genoux des nymphes adoſſées l'une contre l'autre, ou dans le triomphe de ces déeſſes que le maître, en ſes jours d'élégance parmégianeſque, aime tant à poſer de dos, les épaules abattues, la croupe rebondie, la courbe de la hanche ſaillante, une jambe repliée ſous l'autre & laiſſant paſſer ſous la cuiſſe une plante de pied aux plis douillets! Boucher a ſi bien en main le type de ces jolis amours, que, preſque toujours, c'eſt leur viſage qu'il donne à ſes femmes. Un ovale raccourci & poupin, un front court, des yeux ſaillants & écartés, placés bas, loin des ſourcils, preſque ſur la ligne du bout de l'oreille, un nez retrouſſé, une bouche en cœur, un menton d'enfant, ce ſont là les traits qu'il répète d'ordinaire. Par là, ſa beauté eſt petite & ne dépaſſe que bien rarement une ſorte d'agrément fade & un peu lourd. Ses figures ſont bovines tout à la fois & mignardes. Ce n'eſt guère que dans ſes charmantes illuſtrations de Molière, dans les jolis deſſins de l'*Ecole des Femmes* & des *Précieuſes*, qu'il a attrapé l'expreſſion, le fin ſourire d'une figure & d'une phyſionomie de femme du temps, la beauté du diable & de l'eſprit.

Deſcendue de l'Olympe, l'imagination de Boucher ſe délaſſait dans la paſtorale. Mais il la peignait de la ſeule façon dont il était alors permis de la peindre : il ôtait à l'idylle « cette certaine groſſièreté qui ſied toujours mal. » Il la repréſentait ſous le traveſtiſſement le plus galant, dans un coſtume de bal maſqué de cour. La vie champêtre devenait ſous ſes pinceaux le roman ingénieux de la nature, l'allégorie des plaiſirs, des amours, des vertus gardés, loin de la ville & du monde, dans les *déſerts enchanteurs* de Mme Deshoulières. Il évoquait les Sylvandre, les Philis, les Lycidas, les Alexis, les Céladon, les Sylvanire, dans toutes ces compoſitions qui font le tour du Lignon : *Penſent-ils au raiſin, les Charmes de la vie champêtre, les Bergers à la Fontaine, le Paſteur complaiſant, le Paſteur galant, la Foire de campagne*. Bergères adorables, bergers délicieux! ce n'eſt que ſatin, pompons, paniers, mouches au coin de l'œil, colliers de rubans, joues fardées, mains faites pour broder au tambour, pieds de ducheſſe échappés de leurs mules, moutons de ſoie, houlettes fleuries; les payſans ſont tournés comme une révérence de Marcel, les payſannes ont l'air de ſortir des mains d'une habilleuſe des Menus... Un monde tombé ſur l'herbe d'une paſtorale de Guarini, avec un madrigal aux lèvres & des bouffettes roſes aux ſouliers! C'eſt l'églogue à la façon de celle dont Fontenelle parlait, lorſqu'il diſait, comme s'il eût prévu la fantaiſie de Boucher : « Il en va, ce me ſemble, des églogues comme des habits que l'on prend dans des ballets, pour repréſenter des payſans. Ils ſont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des

payſans véritables; ils ſont même ornés de rubans & de points, & on les taille ſeulement en habits de payſans. »

Autour de ces églogues & de ces ſcènes agreſtes, pour leur ſervir de fond & d'accompagnement, Boucher crée un payſage, une nature. Il ne trace pas les profondes perſpectives de Watteau; il n'ouvre pas les grandes charmilles en éventail, il ne fait pas fuir derrière le dos de ſes perſonnages ces grands parcs qui vont s'éteindre à l'horizon & dont l'ombre finit comme un murmure. Les eaux, chez Boucher, ne diſparaiſſent pas au loin dans la vapeur; la campagne n'eſt pas cet aſile de rêverie, ce lieu de ſilence & d'apaiſement où la volupté ſe recueille. La nature, pour lui, eſt un joli tapage. Ce qu'il aime, c'eſt un petit coin de terre bruyant, pétillant de couleurs fraîches, rempli d'éclats de verdure, encombré d'arbres rameux, de ſaules étêtés, de fuſées de branches. Toujours au devant, un ruiſſeau clapote & jaſe, une eau courante ſe mire au ſoleil, quelque petite rivière de France d'où ſe lèvent des bancs de roſeaux jette au premier plan ſa fraîcheur & ſa gaîté. Il fait monter la mouſſe aux congélations des marbres ruinés; il cache l'herbe ſous les larges feuilles du bouillon-blanc; il entrelace les ſaxifrages, il noue la vigne folle en rideaux, il encadre les payſannes & les nymphes dans des tentures de ſapins aux grands bras qui penchent & balancent leurs longs effilés verts ſur le corps des baigneuſes. Et l'on croirait voir, dans ce luxe & ce caprice de végétation, le cabinet de verdure, tel que le rêvait le XVIIIe ſiècle à ſes heures d'imagination tendre & d'appétits ruſtiques.

Quand, attaché à la manufacture de Beauvais, Boucher peint d'après nature les vues des environs, cours de fermes entrevues ſous les arcades ruinées, hangars ruſtiques abritant des amas de choſes, toits de chaume où pouſſent les fleurs ſemées par les oiſeaux, couvertures de joncs ſoutenues par les poutres à peine équarries qui les percent, roues de moulins, appentis rapiécés avec des planches, pigeonniers aux tuiles mouſſues, margelles des lavoirs, dont la pierre s'effeuille ſous le genou des leſſiveuſes, baſſes-cours où l'œil s'égare ſur les débris, les reſtes de paille, les vieilles échelles, les brouettes, les paniers à couver, — il donne à tout cela une richeſſe & une abondance de déſordre, un pittoreſque nouveau juſque-là inconnu & que le XVIIIe ſiècle a défini d'un mot créé expreſſément pour Boucher : *le fouillis*. Et pour donner plus de pêle-mêle encore à ſes payſages, pour y mettre plus de vie, une confuſion & une animation plus étourdiſſantes, il jettera dans ſes ciels des volées d'oiſeaux; à terre, il fera battre les poules, aboyer les chiens, courir les enfants dans les cours où le pied gliſſe ſur le grain; par les chemins, il lancera dans la pouſſière les marches d'animaux, les caravanes de Caſtiglione, les ſorties de l'arche, l'émeute des moutons preſſés, les retours du marché avec les baudets tout ſonnants de la vaiſſelle de cuivre qui leur bat au dos. — Payſagiſte, Boucher ne ſemble avoir d'autre préoccupation que celle de ſauver à ſon temps l'ennui de la nature.

V.

Ce qui popularifa Boucher non moins que fes tableaux, ce furent fes deffins. Jufqu'à lui, les deffins des maîtres français — ébauches, croquis d'après nature, aurores d'une idée, d'une ligne, infpirations du moment jetées de verve fur le papier par une main hâtée — n'avaient ni valeur commerciale, ni publicité courante. Jetés la plupart du temps en recueil au verfo d'un mauvais cahier, — c'était là la méthode de Watteau, de Lancret, d'Oudry & d'autres; ou bien, feuilles volantes fixées par un clou au mur, dans un coin de l'atelier, ils étaient gardés fans grand foin par l'artifte comme un fouvenir, le premier effai d'une toile, ou bien comme un document, une fource de compofition, un *Livre de vérité*. Ils ne fortaient guère de chez le peintre qu'emportés par l'enthoufiafme d'un ami, la plupart du temps homme du métier lui-même; ou bien, à la mort de l'artifte, vendus en paquets, pour quelques livres, par l'huiffier prifeur, ils fe difperfaient aux quatre vents. Boucher fut le premier qui fit du deffin une branche de commerce pour l'artifte, qui le lança dans la publicité, qui appela fur lui l'argent, le goût & la mode. Les feuilles de papier où il femait fes études & fes caprices fortirent des cartons des amateurs, des collectionneurs exclufifs de deffins, pour parer les appartements, figurer fur les panneaux, entrer dans la décoration des plus riches intérieurs. Ils prirent place familièrement dans le boudoir, le falon, la chambre à coucher, à côté du tableau. Les femmes en voulurent; les Joullain & les Bafan en achetèrent: il était de bon air d'en avoir.

Ces deffins, fi fêtés & fi plaifants, c'étaient de vives & faciles croquades forties fans effort de la main du peintre, des figures rondement enlevées à la pierre d'Italie ou à la fanguine, des fcènes de campagne graffement efquiffées, des bergerades où l'on retrouve la hardieffe de touche & jufqu'aux têtes tondues des deffins du Carrache, des tableaux mythologiques où des corps de déeffes & de nymphes fe débrouillaient voluptueufement dans toutes les attitudes du plaifir & dans toutes les coquetteries du déshabillé; ou encore, le crayon noir affeyait dans le papier quelque marquife à la jupe caffé par mille plis, à la collerette à l'efpagnole. Souvent, fur un deffous de fanguine chauffant le deffin d'une fleur de rouge effacé, le biftre faifait rage dans un payfage poché à grands coups de pinceau. Quelques rares aquarelles échappaient au peintre, blondes & douces, lavées à grande eau, baignées dans des tons de vieille foie & dans des harmonies de demi-jour. Puis il reprenait fon crayon, & fous fes lignes courantes, roulantes, graffes comme les touches d'un ébauchoir, des rondes, des troupes, des bouquets d'amours naiffaient & s'épanouiffaient; des académies de femmes en pleine chair & tout étoilées de foffettes fe levaient dans une nudité opulente &


Imp. Delâtre Paris
Boucher

montraient le ſang du maître chez le bâtard de Rubens, — éternelle & charmante étude d'un même corps potelé & douillet, jeune & déjà éclatant de ſanté, dont le type fut donné à Boucher par un modèle qui a preſque une hiſtoire.

Rien de plus inconnu au XVIIIe ſiècle que les modèles des peintres. Rien de plus anonyme que l'immortalité qu'ils reçoivent du pinceau, du crayon. Une empreinte de leurs formes, c'eſt tout ce qui en reſte. Il n'eſt guère d'autre document à leur ſujet que cette correſpondance où le père d'un élève de Doyen, témoigne pour les mœurs de ſon fils, une ſi grande peur de ces demoiſelles ; & encore cette gravure de l'Académie où Cochin nous a repréſenté le modèle du temps en grande tenue, la jupe falbalaſſée & retrouſſée par la mule au haut talon, les cheveux ſurmontés d'une couronne, poſant pour la tête d'expreſſion. Arrêtons-nous donc un inſtant au modèle de Boucher & donnons ici ce fragment de la chronique intime des ateliers du règne de Louis XV. Ce modèle habituel du peintre, que Paris appelait la petite Morfil, était la demoiſelle Murfi, d'origine irlandaiſe, ſœur du modèle en titre de l'Académie de peinture, dont elle avait la ſurvivance. Quand Mme de Pompadour ſe réſigna à chercher des maîtreſſes au Roi, ce fut la Murfi qu'elle fit peindre dans une *Sainte Famille* deſtinée à l'oratoire de Marie Leczinska ; & ſes préviſions ne furent pas trompées : le portrait parla aux déſirs du Roi ; & le modèle de Boucher eut l'honneur d'ouvrir, pour la première fois, la porte du Parc-aux-Cerfs (1). Mais alors Boucher n'avait plus beſoin de la Murfi ; il ne recourait plus guère au modèle ; il en avait fini avec les enſeignements de la nature & les tâtonnements de l'étude. Reynolds raconte que lorſque, dans ſon voyage en France, il alla voir Boucher, il le trouva occupé à peindre un fort grand tableau pour lequel il n'employait ni eſquiſſe ni modèle d'aucun genre ; & comme il lui en témoignait ſa ſurpriſe, Boucher lui répondit qu'il avait regardé les modèles comme néceſſaires pendant ſa jeuneſſe, mais qu'il y avait longtemps qu'il ne s'en ſervait plus.

Quoi de plus charmant que ces académies de femmes de Boucher ! elles amuſent, elles provoquent, elles chatouillent le regard. Comme le crayon tourne au pli d'une hanche ! Quelles heureuſes accentuations de ſanguine mettant dans les ombres le reflet du ſang ſous la peau ! Quel deſſin gras, facile, lutinant la chair ! L'habile eſtompage de blanc & de noir donnant à la peau des reflets de ſatin ! De larges hachures de craie ſuffiſent à Boucher pour faire circuler & ſerpenter le jour ſur un épiderme qu'il ſemble ſabrer de lumière. Un coup de noir, une pointe de blanc, voilà une foſſette poſée comme une mouche. Et quelle variété, quelle diverſité de poſtures, renouvelant ſans ceſſe ce poëme de la nudité agaçante ! Le corps de la femme joue ſous ſon crayon comme dans le paravent de glaces d'une alcôve. Boucher le jette ſur les courtines d'un lit ; il le dreſſe debout contre un nuage de ſoie, il l'adoſſe, il le renverſe. Ici c'eſt une bergère

(1) *Mémoires de d'Argenſon*. Paris, Jannet, vol. IV. — *Les Maîtreſſes de Louis XV*, par Edmond & Jules de Goncourt. Paris, Didot, vol. II.

fans voile, là quelque Vénus triomphante ; & s'il prend un papier chamois, s'il s'amufe à vivifier fon académie d'un foupçon de rofe étendu fous le doigt, s'il croife la fanguine & le crayon noir en tailles entrelacées, s'il égrène la craie fur la peau miroitante, s'il jette une fleur de paftel de côté & d'autre fur un fond de ciel ou un coin de draperie, il réalife fur un carré de papier le charme de la nudité la plus aimable.

Auffi que d'amateurs pour ces deffins ! Les fermiers généraux en rempliffaient leurs portefeuilles. M. Néra les difputait à M. de La Haye, M. de Grandcourt à M. de Fontanieu, & M. D'Azincourt à M. d'Argenville. Mme de La Haye & Mme d'Azincourt luttaient à qui ferait la collection la plus riche. Et comme Boucher était un homme heureux en toutes chofes, il arrivait, au beau milieu de cet engoûment pour fes deffins, qu'un graveur trouvait un procédé pour les graver en manière de crayon : Demarteau, par fes étonnants *fac-fimile*, les faifait circuler dans toutes les mains.

Il reftait encore, il y a deux ans, près de la Sorbonne, dans une vieille maifon, la maifon habitée par Demarteau, un curieux témoignage de la fatisfaction du peintre fi bien interprété par lui. Charmant remercîment du maître à fon graveur que ce falon peint par Boucher dont les quatre murs vous montraient l'intérieur élégant d'un artifte du fiècle paffé ! Ce falon femblait une tonnelle & une volière. Un treillis en échiquier, pareil à la marqueterie deffinée fur les côtés des meubles en bois de rofe, courait fous les plinthes, encadrait la glace, montait autour des deux fenêtres & ne laiffait à jour que quatre grands panneaux, quatre petites portes & le deffus des portes. Entre ces treillis, la campagne s'ouvrait. Ici l'on voyait un bord de rivière encombré de flamants rofes & de paons faifant la roue ; au delà d'un arbre déraciné & tombé à l'eau, des cygnes fe battaient. Là c'étaient les ébats d'un chien de chaffe & le fautillement d'une pie à travers des rofes trémières montant au ciel ; & de l'eau encore au loin fillonnée de canards de toutes couleurs. D'un autre côté reparaiffaient une rive & de fraîches verdures égayées d'oifeaux diaprés, rofes, bleus, verts. Sur le dernier panneau, une architecture en treillage, mangée par les rofes montantes, prenait pied dans un défordre d'outils ruftiques & dans une bataille de coqs & de poules. Des colombes fe becquetaient au deffus des quatre portes fur lefquelles des amours en camaïeu, graffement peints, écrafaient des fruits contre leurs lèvres ou faifaient jaillir l'eau d'une fontaine entre leurs doigts à demi fermés.

VI.

Les commandes qui l'affiégeaient, les peintures & les deffins qui lui étaient demandés de partout, étaient loin de laffer l'activité de Boucher. La befogne, tout énorme qu'elle était, ne fuffifait pas à cette fièvre de production, à cette furie de travail qui



Imp. Delâtre Paris

l'avait faifi le jour où il avait pris les pinceaux, & devait l'affeoir, jufqu'à fa mort, dix heures par journée à fon chevalet (1). Boucher trouvait encore des loifirs dans ce labeur ; & il jetait à tout moment, comme en marge de fon œuvre, mille idées, des riens pareils aux récréations qu'un grand artifte donne à fa main fur la feuille d'un appui-main. Il s'amufait à laiffer tomber un coup de crayon, un refte de couleur fur toutes fortes de petites chofes, dans les cadres les plus minces. Il touchait de fon pinceau les moindres bijoux de la mode, des éventails, des étuis de montres, des œufs d'autruche, des porcelaines, des panneaux de voiture, que fais-je encore? M. Thoré dit avoir vu de lui un petit cartouche peint à l'huile pour Mme de Pompadour, un médaillon grand comme la main où il avait mis une belle déclaration d'amour d'un berger à fa bergère avec des paniers de rofes, des chapeaux enrubannés, des oifeaux encagés, & de l'air, & de la volupté & de l'efpace! Il eût fait tenir Cythère dans le cercle d'une pierre gravée de Guay.

C'eft fon délaffement de defcendre à tout, c'eft fa vocation de ne point laiffer paffer uue vogue fans y mettre la main. Il y a des heures, dans la vie de ce premier peintre du Roi, où il femble deffiner le foir à la lampe pour l'amufement d'une table d'enfants dont la curiofité lui pouffe le coude. Lorfqu'au milieu du fiècle éclate à Paris une de ces manies qui prennent périodiquement la fociété françaife, la manie des pantins & des pantines, fuccédant, de 1746 à 1748, à la manie des découpures, lorfque la ducheffe d'Orléans fe met en tête d'avoir un pantin de 1,500 livres, mais du meilleur faifeur & qui vaille fon prix, c'eft Boucher qui deffine & peint le pantin, en riant d'avance de la mauvaife épigramme que le pantin lui vaudra dans les chanfons de Maurepas (2).

Il a beau faire, beau chercher, defcendre au joujou, il n'eft pas abforbé tout entier. Il lui refte du temps, de la verve, des idées, & le voilà qui broffe des décorations de théâtre. En 1737, en 1738 & en 1739, il avait travaillé aux décorations de l'Opéra ; il y travaille de nouveau depuis le mois d'août 1744 jufqu'au 1er juillet 1748, aux appointements de 2,000 livres (3). Il ne donne pas feulement des décors à l'Opéra : Monnet, qui fut fon ami, effayant de remonter l'Opéra-Comique & voulant débuter d'une façon brillante à la foire Saint-Laurent du mois de juin 1743, par une parodie des *Indes Galantes*, lui demande les décorations & les deffins de la pièce, fi fort applaudis. Dans le théâtre élevé par Monnet, en trente-fept jours, à la foire Saint-Laurent de 1752, c'eft Boucher qui deffine prefque toute la falle, le plafond, le décor, les ornements, & qui dirige toutes les peintures. Et à la foire Saint-Germain de 1754, c'eft encore la main & le pinceau de Boucher que l'on retrouve & que tout Paris vient

(1) *Galerie françoife*, par Reftout.

(2) *Journal hiftorique & anecdotique de Barbier*. Paris, Renouard, vol. III.

(3) *Hiftoire manufcrite de l'Opéra*. Papiers de Beffara, Bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville.

applaudir dans la mise en scène du ballet des *Fêtes chinoises* de Noverre (1). Et ce n'étaient point des aperçus de décors, des maquettes insignifiantes que fournissait Boucher aux deux Opéras ; c'étaient des toiles qui avaient trois pieds sur deux, comme cette décoration du hameau d'Issé envoyée par lui au Salon de 1742.

Cette activité, cette imagination féconde, toujours prêtes à se répandre en œuvres de charme, en créations d'élégance & de goût coquet, en modèles pour la manufacture de Vincennes (2), Boucher les apporta dans la direction d'une des grandes industries d'art du XVIIIe siècle. Oudry, chargé par Fagon, intendant des finances, de relever la manufacture de Beauvais fondée par Colbert & tombée dans une sorte d'anéantissement, se voyait obligé d'appeler à son aide le peintre au génie multiple & si expert dans toutes les choses de luxe & d'ornementation galante. Et lorsque Boucher, nommé directeur de Beauvais, remplaçait, le 21 juin 1755, Oudry dans l'inspection des travaux des Gobelins, les entrepreneurs, aigris par l'inspection tracassière d'Oudry, saluaient l'installation du nouveau directeur comme une délivrance, & remerciaient chaleureusement M. de Marigny d'un choix si heureux & si mérité (3).

VII.

Psyché conduite par Zéphyr dans le palais de l'Amour, la Naissance de Vénus, le Bain de Diane, les Forges de Vulcain avaient placé Boucher au premier rang de l'école de son temps, quand, pour répondre au reproche de ne plus faire que des tableaux de chevalet (4), il exposait, en 1753, *le Lever & le Coucher du soleil* (5).

Dans la première de ces grandes toiles, des amours au haut du ciel écartent le voile de la Nuit & plient l'ombre comme une tente. L'Aurore, portant au dessus du front l'étoile du matin, effeuille du bout de ses doigts les rayons & les roses dans la lumière qui s'éveille. Sous la caresse du jour qu'elle répand, le jeune Apollon se lève dans sa gloire naissante ; la pourpre lui vole en écharpe autour du corps ; sous ses pieds, l'écume des flots se brise en vapeur & s'écroule en nuage. Une déité volante lui tend les rênes de son quadrige & la bride de ses chevaux qui piaffent dans l'éther, tandis que les filles de Doris, les nymphes de la mer, à mi-corps dans l'onde qui leur bat les reins, nouent sur les jambes du dieu les rubans de ses brodequins. Au devant du lever de

(1) *Supplément au roman comique ou Mémoires pour servir à la vie de J. Monnet.* Barbou, 1772.

(2) *Observations sur les ouvrages de MM. de l'Académie de peinture & de sculpture exposés au salon du Louvre en* 1753, par l'abbé Leblanc.

(3) *Notice historique sur la manufacture de tapisseries des Gobelins*, par Lacordaire. Paris, 1853.

(4) *Lettres sur les peintures, sculpture & architecture, à M. ***.* 1748.

(5) Ces deux tableaux, vendus à l'inventaire de Mme de Pompadour & passés alors en possession de M. de Saincy, appartiennent aujourd'hui à lord Hertford.

Phœbus, un amour joue avec le collier de perles tombé du cou de l'Aurore; des tritons interrogent, dans un coquillage, le murmure des mers, le flux & le reflux de l'écho; des dauphins aux yeux & aux narines de rubis, balancés au branle de la vague, bercent les néréides accoudées ſur l'oreiller de leur tête & tournant au public, qu'elles provoquent d'un ſourire jeté par deſſus l'épaule, leur dos humide où le flot pleure encore en gouttes de nacre.

Dans *le Coucher du ſoleil*, des amours & des génies apportent & déroulent en haut du tableau le manteau ſombre & bleu de la Nuit. Le jour meurt en reflets ſous leurs pieds qu'il éclaire. Au milieu des vapeurs violettes & roſes perdues là-bas dans un fond de ténèbres où ſe dénoue, au deſſus du clapotement des vagues vertes, une guirlande d'amours, l'Apollon rayonne dans l'apothéoſe du crépuſcule. Son char rocaille, autour duquel bourdonne une ronde d'amours, entre doucement dans la mer & coule à l'abîme; de ſes courſiers blancs, aux naſeaux roſes & fumant des derniers feux du jour, l'un eſt encore argenté de lumière, l'autre a déjà plongé dans l'ombre. Le dieu, ſvelte comme un éphèbe, s'élance en étendant les bras vers Thétis. Allongée dans une poſe d'accueil amoureux, la déeſſe vogue vers lui ſur une conque, parée des couleurs de la mer, la robe teinte des nuances d'une vague, les cheveux gris-argenté & comme poudrés de l'écume des flots. Une néréide, réfugiée contre elle & s'appuyant à ſa conque, ſe gare, avec ſa main jetée coquettement devant ſes yeux, du dernier rayon du dieu; & tout autour de Thétis, ſa cour de tritons & d'amours fatigue l'eau du ſillon de ſes jeux, juſqu'à ce groupe de femmes enroulées, ondulantes, que la mer baigne, chatouille & renverſe ſur ſon ſein qui palpite.

Ce ſont là les deux pages triomphales de Boucher. Elles ont le rayonnement, le flamboiement, la magnificence de ce char du Soleil verſant dans les *Métamorphoſes* le feu des cryſolithes & des pierreries. Elles ſont le plus grand effort du peintre, les deux grandes machines de ſon œuvre. Elles ont excité l'enthouſiame; elles ſont demeurées éblouiſſantes. Et cependant, je crois que pour la juſte appréciation du talent de Boucher, pour les intérêts de ſa gloire, il vaut mieux le juger dans des tableaux moins grands, moins pompeux, moins officiels. Peintre de verve, il ne manifeſte jamais plus heureuſement ſa perſonnalité que dans ces compoſitions de dimenſion moins ambitieuſe, où ſes idées & ſa main peuvent courir juſqu'au bout de la toile ſans rencontrer la fatigue. Une eſquiſſe broſſée vivement en une matinée avec le diable au corps de l'improviſation, une ébauche modelée avec des tons d'aurore, un groupe de corps *bleutés*, un torſe dont la ligne molle ſe débat dans une clarté pâle & vaporeuſe, une déeſſe jetée au ciel d'un lit, voilà la vocation & le vrai triomphe de cette peinture à la touche fluide & coulante, de ce peintre dont les amis comparaient le coloris à des feuilles de roſes nageant dans du lait. Et ne reſterait-il de Boucher que cette raviſſante Vénus couchée de la collection Marcille, il ſerait impoſſible de méconnaître en ce magicien un grand tempérament de peintre, & de

refuser au coloriste cette justice que David lui-même lui rendait en disant : « N'est pas Boucher qui veut. »

VIII.

Une femme régnait alors en France, dont la protection ne pouvait manquer à Boucher. Cette maîtresse de roi qui eut l'esprit de faire de sa faveur une espèce de ministère des arts & des lettres, Mme de Pompadour, trouva son peintre quand elle rencontra Boucher. Ne semblait-il pas né pour elle? N'était-il pas l'artiste providentiel, & précisément à la taille de son règne, à la mesure de ses goûts, né, formé & grandi pour être son courtisan, son poëte, son historien? Sans lui, la figure de la favorite manquerait de je ne sais quel accent & quelle lumière : il éclaire & complète le personnage de la femme artiste de la même façon que Bernis signifie le caractère de la femme d'Etat.

Dès qu'elle commence à marcher du caprice d'une nuit au commandement d'un règne, Mme de Pompadour s'attache Boucher. Elle lui donne des commandes. Elle l'installe dans une sorte de privilége de décoration des bâtiments & des demeures du Roi. Dès 1746, elle lui faisait peindre l'Eloquence & l'Astronomie, destinées au Cabinet des médailles. En 1747, elle mettait son tableau des *Forges de Vulcain* dans la chambre même de Louis XV, à Marly, comme pour tenir son protégé en présence du Roi. En 1750, elle le chargeait du tableau devant décorer la chapelle du château de Bellevue; & dans le château, elle lui faisait décorer de chinoiseries le joli boudoir meublé en perse dorée en or; elle lui donnait à remplir de ses plus vives couleurs & de ses plus gaies fantaisies les tableaux de cette galerie imaginée & dessinée par elle, où de merveilleuses guirlandes de fleurs fouillées par le ciseau de Verbeck encadraient les imaginations du peintre (1). C'était elle qui achetait ses deux grands tableaux : *le Lever & le Coucher du Soleil*. Lui fallait-il, pour réveiller avec les sens l'amour du Roi, mettre sous les yeux de Louis XV des allusions libertines? elle recourait à Boucher, qui jetait dans une suite de panneaux une histoire qui commençait par l'idylle & finissait par la priapée. Voulant avoir son portrait, c'était Boucher qu'elle choisissait avec Latour, pour laisser d'elle une image qui survécût à sa fortune & l'empêchât de mourir tout entière. Et Boucher la peignait dans la pose de paresse que donne une chaise longue, avec l'air d'attention distraite d'une femme aimée qui attend l'amour en tournant à demi la tête. Le bras droit de Mme de Pompadour s'accoudait sur un coussin de

(1) *Dictionnaire historique de la ville de Paris*, par Hurtaut. Paris, 1779, vol. I.

pékin peint ; ſon bras gauche retenait mollement un livre ſur ſes genoux. Boucher jetait dans ſes cheveux un œil de poudre & des fleurettes ; il la décolletait en carré, évaſant un peu à la naiſſance de la gorge l'échancrure de cette magnifique robe bleue falbalaſſée, toute ſemée de petites roſes, toute ruiſſelante de dentelles d'argent ; & au bout de la jupe paraiſſaient les deux pieds mutins de la favorite croiſant, ſelon leur habitude, l'une ſur l'autre les mules roſes brodées d'argent. Et partout c'étaient des rubans & des nœuds, au cou, à la ſaignée, au cœur du corſage. La figure ſortait d'un appartement de ſoie jaune & ſemblait s'avancer, entre deux rideaux à grands plis, du fond d'une glace reflétant dans ſa tranſparence, comme dans une vapeur, une bibliothèque ſurmontée d'une pendule en lyre aux heures gardées par un amour. Sur le parquet, aux pieds de Mme de Pompadour, Boucher avait ſemé & comme effeuillé les amuſements & les goûts de ſa protectrice : un porte-crayon monté de ſanguine & de crayon noir, un carton de deſſins ouvert, un plan de château à demi déroulé, des rouleaux de muſique, une pointe de graveur emmanchée, étaient çà & là entre un king's-charles au repos & deux roſes giſantes. A ſa droite, & plus près d'elle, le peintre ſemblait avoir voulu caractériſer ſa vie plus ſérieuſe, les affaires de la faveur : l'on voyait de ce côté une petite table à écrire de bois de roſe, un flambeau d'argent chantourné, le cachet de la marquiſe, un bâton de cire, une lettre décachetée, une plume enfoncée dans un encrier & ſortant d'un tiroir ouvert, des brochures, des livres, des maroquins aux armes, & encore deux roſes oubliées là par la femme au milieu de tous ces outils de la favorite & du premier miniſtre.

Ce portrait eſt pour ainſi dire le portrait de luxe & de repréſentation de Mme de Pompadour ; la coquetterie y a une ampleur, le chiffonnage, l'enrubannement, les fanfioles y ont une opulence & une ſomptuoſité royales : c'eſt la grande toilette de la faveur en robe de ſacre.

Boucher ne fut pas ſeulement le protégé, il fut le familier de Mme de Pompadour. Il avait ſes grandes entrées dans la pièce où Guay avait ſon touret. La favorite l'honorait de la confidence de ſes goûts, de ſes projets, de ſes rêves. Elle le conſultait ſur les décorations dont elle avait l'idée. Elle parlait avec lui de ce monde de l'art dont elle avait pris en main le patronage. Elle ſe plaiſait avec cette imagination du peintre qui donnait un ſi joli corps à tout ce qu'elle voulait de riant & d'aimable autour d'elle. Boucher était un curieux avec lequel elle aimait à cauſer curioſités, un profeſſeur d'eau-forte qui l'initiait au maniement de la pointe & qui menait la main incertaine de la graveuſe ſur les copies de ſes planches : *les Buveurs de lait*, *le Petit montreur de marmottes*, *le Faiſeur de bulles de ſavon*, & ſur toute la ſuite des pierres gravées de Guay. Il était l'artiſte auquel elle donnait ſes commiſſions intimes, auquel elle confiait les travaux de ſes appartements, la parure de ce qui l'entourait. Chaque jour elle ſe découvrait un nouveau beſoin de cet homme prêt à tout, qui était ſon deſſinateur intime. Voulait-elle des figures pour les ſtatues de ſon château de Cré-

cy (1), un amour ou un frontifpice pour le graver, un portrait à envoyer à une amie? elle recourait à Boucher, qui auffitôt jetait des figures de bergères pour modèle au fculpteur, efquiffait des Cupidons volants, ou bien, avec trois coups de paftel, improvifait un médaillon de la marquife dans un cadre de fleurs & d'attributs.

Mme de Pompadour avait donné au Roi une telle habitude du nom & du talent de Boucher, que, même morte, elle le protégea encore; & à la mort de Vanloo, c'était fous les aufpices de la favorite difparue que Boucher était nommé premier peintre du Roi (2).

IX

Que difait cependant la critique du temps de ce maître fi bien fait à l'image de cette fociété dont il femble l'enfant gâté? Comment le XVIIIe fiècle jugeait-il le peintre né de fes entrailles, doté de toutes fes grâces, complice de toutes fes modes, l'artifte envoyé pour lui donner l'immortalité qu'il eût choifie & qu'il méritait?

Les critiques d'alors s'accordaient à admirer fes compofitions toujours riches, abondantes, de grande manière; fa couleur agréable & fraîche, la molleffe tendre de fes attitudes, l'arrangement heureux de fes groupes, le pittorefque de fes tableaux champêtres en action, de fes marches. Ils lui reconnaiffaient une imagination riante, vive & féconde, des airs de tête toujours gracieux & d'un goût fupérieur, de la variété, des expreffions toujours fines. Ils s'entendaient prefque unanimement pour trouver qu'il peignait bien l'hiftoire, le payfage, l'architecture, les fruits, les fleurs; qu'il compofait & qu'il deffinait également bien. Ils louaient la facilité de fon pinceau coulant, fon entente parfaite de la lumière dont il favait tirer de beaux effets, fes compofitions éclairées en plein air, fes draperies volantes & faites pour le nu. Et les critiques allaient jufqu'à reconnaître un air célefte aux Vierges de fes Nativités & de fes Saintes Familles : il eft vrai que ces mêmes critiques lui indiquaient la tête de la petite Coupé de l'Opéra comme un modèle de tête de Vierge (3).

Dans ce concert d'éloges des connaiffeurs & des juges autorifés, qui n'étaient que l'écho affaibli de l'enthoufiafme général & des idolâtries du public, à peine s'il fe gliffait quelques voix accufant timidement Boucher de donner trop de fineffe aux phyfionomies, de peindre trop cru, de faire trop brillant, d'éparpiller les lumières, de ne pas

(1) Catalogue de différents objets compofant le cabinet de feu M. le marquis de Ménars, 1781.

(2) Lorfqu'on préfenta Boucher au Roi, ce prince, le croyant plus jeune par la chaleur & la vivacité de fes ouvrages, lui marqua fon étonnement de le trouver plus vieux qu'il ne penfait. « Sire, lui répondit Boucher, l'honneur dont Votre Majefté m'a comblé va me rajeunir. » — *Galerie françoife*, par Reftout.

(3) Réponfe à un écrit anonyme intitulé : *Lettre critique fur les ouvrages de Meffieurs de l'Académie expofés au Salon du Louvre*, 1759.

aſſez les contraſter par des ombres, de tomber dans la pourpre (1), de n'avoir pas aſſez de repos, de montrer des femmes plus jolies que belles, plus coquettes que nobles, de faire des draperies trop chargées de plis, trop caſſées & ne ſlattant pas aſſez le nu, de manquer enfin d'expreſſion.

Mais ces quelques voix étaient étouffées par le murmure & l'acclamation de l'opinion, par l'enthouſiaſme qui écrivait : « Le pinceau de Boucher eſt un enchanteur qui ſuſpend toutes les fonctions de l'âme pour ne laiſſer agir qu'une tendre admiration (2). » Boucher avait cette gloire du ſuccès, la popularité. Sa réputation rayonnait de tous côtés & commandait partout. L'admiration autour de ſon nom & de ſon talent était comme une contagion dans l'air. La jeuneſſe qui partait pour étudier les chefs-d'œuvre de l'Italie, partait avec ſes tableaux dans les yeux; & quand elle revenait de Rome, elle revenait, non pas avec les leçons des grands maîtres du paſſé, mais avec le ſouvenir du maître pariſien, avec l'imitation de Boucher au bout de ſes pinceaux. On eût dit que l'avenir allait être ſon école.

Un ſeul homme réſiſta énergiquement, brutalement, à l'enivrement, à cette eſpèce d'enſorcellement que le talent du peintre exerçait ſur ſes contemporains : ce fut Diderot. A tout moment, il ſe ſoulève de toute ſa force & de toute ſa verve contre le ſuccès & la peinture de Boucher; au nom ſeul de Boucher, tombé ſous ſa plume, il ſemble qu'il perde le ſang-froid comme au nom d'un ennemi perſonnel. Il lapide le dieu, il barbouille le peintre, il ſoufflette l'homme. Entendez-le quand il s'arrête au Salon devant une de ſes toiles admirées, il jette ſon jugement, ſon mépris, ſa colère en mots preſſés, furieux, crayonnés de rage : « Des grâces empruntées à la Deſchamps... des mines, de l'afféterie... rien que des mouches, du rouge, des pompons... des caillettes, des ſatyres libertins, de petits bâtards de Bacchus & de Silène... la dégradation du goût, de la couleur, de la compoſition, du caractère, de l'expreſſion, du deſſin... l'imagination d'un homme qui paſſe ſa vie avec les proſtituées du plus bas étage...» Voilà tout ce que Diderot voit dans l'œuvre de Boucher, de ce Boucher dont il dira pourtant un jour en s'oubliant : « Perſonne n'entend comme Boucher l'art de la lumière & des ombres. » Mais prenons garde, ce n'eſt pas un juge infaillible que Diderot : il y a bien des boutades dans ſon goût. Le génie du merveilleux écrivain, c'eſt la paſſion; & ſa critique même, avec ſes élans, ſes débordements magnifiques, ſes tableaux qui vivent, ſes flots d'idées & de couleur, ſes improviſations, ſes apoſtrophes, ſon éloquence parlée qui cauſe & s'exalte, ſa critique n'eſt que paſſion; l'emportement d'un grand inſtinct la ſoutient toujours : la meſure d'un ſentiment juſte lui fait ſouvent défaut. Puis

(1) A cette accuſation de donner à ſes chairs le reflet d'un rideau rouge, Boucher répondait en s'excuſant ſur l'affaibliſſement de ſa vue, qui ne lui préſentait plus, diſait-il, qu'une couleur terreuſe dans les objets où les autres croyaient apercevoir le cinabre & le vermillon. — *Galerie françoiſe*, par Reſtout.

(2) *Deſcription raiſonnée des tableaux expoſés au Salon du Louvre*, 1789. De l'imprimerie de Claude-François Simon fils.

l'appréciation de Diderot a-t-elle été toujours bien perſonnelle? Les artiſtes, les gens du métier qui l'entouraient, & dans le commerce deſquels il apprit la technologie de l'art, Cochin, Chardin, Falconnet, n'inſpiraient-ils pas ſon premier mouvement devant une toile, un marbre, une eſtampe, par une converſation, une remarque, une ironie d'atelier? Souvent le critique ne prit-il pas en toute bonne foi la ſévérité de ſes opinions dans une rivalité de confrères? Mais il n'eſt pas beſoin d'aller ſi loin : il y avait une grande raiſon pour que le critique manquât de juſtice envers Boucher. Rappelons-nous que ſi Diderot a reconnu Chardin, il a inventé Greuze. Diderot était avant tout — au moins il le croyait — un philoſophe d'art, l'apôtre de l'art utile & profitable à l'humanité. Il profeſſait que la vocation du beau n'était pas ſeulement d'être le beau, mais encore d'être le bien. Il demandait aux œuvres plaſtiques un enſeignement pratique, un apport à la ſomme de vérités ou de ſenſations morales en circulation dans la ſociété. Singulier point de vue pour juger Boucher, & qui devait mener Diderot à reprocher ſérieuſemeut aux amours du peintre d'être inutiles, de n'être propres ni à lire, ni à écrire, ni à tiller du chanvre!

Boucher ne mérite pas plus ces ſévérités cruelles de Diderot qu'il ne méritait l'enthouſiaſme furieux de ſon temps, du public, de la ſociété, des femmes & des petits-maîtres. Il n'eſt ni un barbouilleur d'éventails, ni « un maître en tous les genres. » Il eſt ſimplement un peintre original & grandement doué, auquel il a manqué une qualité ſupérieure, le ſigne de race des grands peintres : la diſtinction. Il a une manière & n'a pas de ſtyle. C'eſt par là qu'il eſt ſi fort au-deſſous de Watteau, avec lequel les gens du monde le nomment & l'accouplent aſſez volontiers, comme s'il y avait parité entre Boucher & le maître qui a élevé l'eſprit à la hauteur d'un ſtyle. La vulgarité élégante, voilà la ſignature de Boucher. Ce n'eſt pas ſeulement dans l'enſemble de la compoſition, c'eſt dans le contour de ſes lignes, dans les extrémités de ſes corps, dans l'accentuation de ſes têtes, qu'il manque d'une expreſſion, d'un caractère, d'une certaine grâce rare & délicate échappant à la banalité de la pratique. En un mot, alors même que ſon imagination eſt la plus facile & ſa main la plus heureuſe, Boucher a dans ſon deſſin, dans ſon modelé, je ne ſais quelle rondeur, quelle molleſſe d'habitude & de procédé. Pour tout dire & oſer un terme de l'argot des ateliers qui peint un peu durement ſon talent : il eſt *canaille.*

Le peintre, chez Boucher, était bien ſupérieur au deſſinateur. Il y a en lui, répétons-le, une rare organiſation de coloriſte, & il eſt peut-être le plus grand tempérament de peintre de l'école françaiſe. Mais Boucher né peintre, & qui a ſu s'élever, dans le milieu de ſa carrière, à ce ton de couleur mâle & vrai, chaud comme un coucher de ſoleil d'une école d'Italie, Boucher a été égaré & perdu, ainſi que toute ſon école, par les tentations & les exigences d'un art induſtriel. On a oublié de le remarquer : c'eſt la tapiſſerie qui a fait de Boucher un décorateur. Suivez ſes tableaux & ſa couleur, vous y trouverez d'année en année la corruption que font les commandes de Beauvais

& des Gobelins dans cette gamme de tons de la peinture françaiſe qui s'annonce ſi puiſſante, aux débuts du ſiècle, par *l'Omphale* de Lemoine & *l'Embarquement de Cythère* de Watteau. A meſure que Boucher peint pour les ouvriers de Cozette & d'Audran, ſa peinture ſe charge de tons faux, ſa couleur pâlit & papillote en même temps. Obligé de ſe plier aux harmonies de la laine & de la ſoie, de rejeter les valeurs d'ombre, de ſacrifier à la couleur gaie, de chercher à tous les coins de la compoſition le clair, le tendre, le pétillant, Boucher noie ſes tons dans le délayage & l'affadiſſement. Ses verdures s'évaporent dans le bleu, ſes arbres dans le gris, ſes lointains dans le lilas, ſes lumières dans du blanc caillé; & à la fin, le regiſtre de tons du tapiſſier remplace ſi bien dans les mains de Boucher la palette du peintre, qu'il ne ſemble plus broſſer qu'en tranſparent des campagnes de paravent, des figures couleur de roſe, des féeries de papier peint.

X.

Les honneurs venaient à Boucher, dont la réputation ſe répandait en Europe, & que l'Académie de Saint-Pétersbourg nommait aſſocié libre. En 1765, à la mort de Vanloo, la place de premier peintre du Roi lui était donnée (1), & l'Académie, pour lui laiſſer tout entier l'héritage de Vanloo, lui décernait la place de directeur, qui n'était pas toujours attachée à celle de premier peintre du Roi.

Ce fut une aſſez pauvre direction que la direction de Boucher, déjà vieux, ſouffrant, & tout occupé de ſes tableaux qui lui rapportaient plus de cinquante mille livres par an (2). Le goût, la force, le loiſir & l'activité lui manquaient pour exercer cette charge pleine de fatigues, pour ordonner par lui-même tous les ouvrages de peinture & de ſculpture, pour diriger perſonnellement l'école & s'acquitter conſciencieuſement de ſes devoirs de patronage envers le peuple des artiſtes. Il imita ſon prédéceſſeur; il prit de la place le titre & les avantages, & il laiſſa le reſte, le travail & le détail, à Cochin qui avait déjà mené l'Académie ſous Vanloo. Avec ce directeur inſouciant & laiſſant aller les choſes, il arrivait que les 600 livres du modèle de l'Académie n'étaient pas payées, que la penſion des jeunes gens de l'école n'était pas mieux ſoldée, & que ſans la ſoupe de Michel Vanloo, ils n'auraient guère mangé. Un moment, l'Académie, réduite à ſon revenu de la vente du livret aux Expoſitions, était prête à fermer : elle n'était ſauvée que par une contribution d'amateurs venant à ſon aide. C'eſt Diderot

(1) Voici la date des promotions académiques de Boucher : agréé à l'Académie, 1731; adjoint à profeſſeur le 2 juillet 1735; profeſſeur le 2 juillet 1737; adjoint à recteur le 29 juillet 1752; recteur le 1er août 1761; directeur le 23 août 1765.

(2) *Notice ſur François Boucher*, par Durozoir. *Annales de la Société libre des Beaux-Arts*, vol. VI. Année 1841 à 1842.

qui fait ce tableau de l'Académie en 1769 (1). Peut-être bien Diderot exagère-t-il ſes miſères ; il eſt difficile d'admettre que Boucher, avec ſon caractère de bonté & de généroſité, ait pouſſé l'incurie juſqu'à ce point où elle devient de l'inſenſibilité. Mais le vrai & le certain, c'eſt qu'il fut un directeur ſans zèle & ſans initiative.

XI.

Boucher, tout entier au travail, renfermé dans ſon atelier, ne le quittait en ces années que pour un court voyage. En 1766, M. Randon de Boiſſet, voulant avoir ſon goût & ſes conſeils ſur de groſſes acquiſitions qu'il projetait, l'emmenait en Hollande, dans cette patrie de Rubens ſi fort enamourée au XVIIIe ſiècle du maître français qu'elle appelait Boucher *l'unique Boucher*.

La fin de ſa vie s'écoula dans cet atelier où le peintre était ſi bien chez lui, & où il retrouvait tout autour de lui ce bouquet de tons enchantés, ces ſplendeurs & ces lueurs qu'il ſemait ſur la toile. Il vivait là au milieu de choſes où ſa palette prenait des rayons, dans un monde d'objets éblouiſſants de feux qui jetaient ſur ſa peinture le reflet de leur flamme & l'enchantement de leur lumière. A meſure qu'il vieilliſſait, il appelait à lui ce ſoleil magique des pierres précieuſes qui réchauffait ſes yeux & ſon génie ; il entaſſait dans ſon atelier ces pétrifications d'éclairs, les pierres fines, les quartz & les criſtaux de roche, les améthyſtes de Thuringe, les criſtaux d'étain, de plomb, de fer, les pyrites & les marcaſſites. L'or natif, les buiſſons d'argent vierge en végétation, les cuivres gorge-de-pigeon & queue-de-paon, les morceaux d'azur, les malachites de Sibérie, les jaſpes, les poudingues, les cailloux, les agates, les ſardoines, les coraux, tout l'écrin de la nature était vidé çà & là ſur les étagères. Puis, dans ce merveilleux muſée des couleurs céleſtes de la terre, venaient les coquilles avec leurs mille nuances délicates, leurs priſmes, leurs reflets changeants, leurs chatoiements d'arc-en-ciel, leur roſe tendre & pâle comme une roſe noyée, leur vert doux comme l'ombre d'une vague, leur blanc careſſé d'un rayon de lune : les tuyaux de mer, les buccins, les pourpres, les tonnes, les volutes, les porcelaines, les huîtres, les pétoncles, les cœurs, les moules, végétations de perle, d'émail & de nacre, groupées comme des parures dans les meubles de Boule, dans les cabinets de bois d'amarante, ou répandues ſur les tables d'albâtre oriental, à côté des torchères de bois ſculpté (2).

(1) OEuvres de Diderot. *Salons d'expoſition*, Paris, Belin, 1818.

(2) Voyez *Catalogue raiſonné* des tableaux, deſſins, eſtampes, bronzes, terres cuites, laques, porcelaines de différentes ſortes, montées & non montées ; meubles curieux, bijoux, minéraux, criſtalliſations, madrépores, coquilles & autres curioſités qui compoſent le cabinet de feu M. Boucher, premier peintre du Roi. A Paris, chez Muſier. MDCCLXXI. La vente de ce cabinet, eſtimé 100,000 écus, produiſit 110,919^l, 19^s.


J G 48

Mais ce n'était pas ſeulement ſa palette qui l'entourait. A côté de cette gamme idéale des couleurs féeriques, ſa fantaiſie auſſi était là à portée de ſa main. Le pays de caprice, adoré du XVIIIe ſiècle, la Chine avait apporté ſes porcelaines céladon, ſes porcelaines bleu céleſte, ſes porcelaines truitées, ſes porcelaines craquelées, & toutes ſes curioſités exquiſes & fantaſques, depuis la chaufferette à anſe garnie de joncs juſqu'à une arithmétique ; petit pays de chimères où l'imagination de Bouchet ſe plaiſait, s'amuſait, s'oubliait, malgré les reproches des critiques du temps, jetant avec amour ſur le papier & ſur la toile, ſur les deſſus des portes, ſur les éventails, ſur les cartes d'adreſſe des marchands de tableaux, ces coſtumes & ces figures baroques repris à Watteau, qui devaient, ſous la main du premier peintre de Mme de Pompadour, faire de la Chine une des provinces du Rococo !

Ainſi entouré, dans ce paradis de ſes yeux & de ſes goûts, Boucher vivait heureux. Il ſemble qu'on le voie aſſis près de ſa boîte à couleurs à onze tiroirs, ayant à côté de lui ſa pierre à broyer de porphyre, tenant ſon appui-main garni d'ivoire, laiſſant dans ſes diſtractions aller ſon regard à tous ces petits modèles qui garniſſaient les murs : le petit vaiſſeau, la petite galère, le petit canon, le petit carroſſe monté à la Dalène, merveilleux joujoux que ſuivaient d'autres joujoux plus conſultés par lui : la petite charrue, la petite herſe, la petite brouette, le petit tonneau, le petit bateau de pêcheur, mobilier d'une ferme d'enfants, acceſſoires en miniature de la vie ruſtique, que vous retrouverez ſi bien enjolivés à toutes les pages de ſa Paſtorale. Et dans cet atelier où chaque jour entrait quelque nouvel objet curieux ou charmant, où les cartons ventrus s'empliſſaient de deſſins ſans que Boucher les trouvât jamais aſſez emplis, quelques amis intimes venaient tous les jours, après le dîner, paſſer de longues heures. Ils admiraient l'acquiſition, l'objet nouveau, la belle tentation à laquelle Boucher n'avait pu reſiſter ; puis ils ſe plaiſaient à le regarder peindre ou deſſiner, jouiſſant de voir les formes naître & ſe former ſi vite ſous le badinage de ſes crayons & de ſes pinceaux, prenant plaiſir à ce rare ſpectacle d'une facilité divine, d'une fécondité inépuiſable. Ils attendaient, ils enlevaient au paſſage les deſſins réuſſis, les compoſitions bien venues, les inſpirations d'une verve bénie. De ceux-là, le premier était ce M. de Sireul qui, dans ſa paſſion pour Boucher, avivée par la mort du peintre, continuant à réunir ſes deſſins, les premières idées de ſes compoſitions les plus capitales, devait laiſſer cette prodigieuſe collection appelée ſi juſtement par l'expert *le portefeuille de M. Boucher* (1).

Compagnie familière, amitié confidente, cour d'amateurs, cauſerie qui, de ſon bruit ailé, accompagne le travail, inſpiration de tant de choſes rayonnantes, éclats de lumière jouant dans le feu des curioſités naturelles, échos des rêves & des imaginations du peintre partout répétés, rien ne manquait donc à Boucher dans ce lieu où il ſe ſentait

(1) Catalogue des Tableaux & Deſſins precieux qui compoſent le cabinet de M. de Sireul, Paris, 1781.

ſi près de ſa muſe, que l'idée lui vint un jour de s'y repréſenter viſité par Vénus & l'Amour.

Pour retrouver Boucher dans ſon atelier, ce portrait nous manque. Mais nous avons le paſtel de Lundberg conſervé au muſée du Louvre : Boucher eſt là jeune, la phyſionomie animée & comme allumée, l'œil brillant, l'air vif, heureux; Lundberg ſemble avoir ſaiſi ſon viſage dans le feu d'un ſouper, au milieu des cauſeries qui pétillent & du plaiſir qui rit. Nous avons encore le portrait peint par Roſlin (1) & gravé par Salvador Carmona pour ſa réception à l'Académie, image officielle du peintre qui va être le premier peintre du Roi. Il eſt en riche habit de velours; les plus fines dentelles ſe chiffonnent en jabot ſur ſa poitrine & jouent en bouillons autour de ſa main armée du porte-crayon. Regardez ſa tête, ſon gros & grand nez, ſes yeux ſaillants, ſes larges paupières pliſſées, ſa bouche largement taillée en pleine chair, humide comme la bouche de Piron, ſes traits forts, ſon regard fin : c'eſt une aimable figure de vieillard épicurien, une phyſionomie ſympathique qui ne reſpire que bonté, gaieté, ſenſualité, volupté ſpirituelle. Et l'homme, de l'accord de tous les contemporains, ne démentait point ſon maſque : cœur ſenſible, caractère obligeant & déſintéreſſé, généreux de ſes productions juſqu'à la prodigalité, incapable de baſſe jalouſie, au deſſus des vils appétits du lucre & ſe refuſant à abuſer de ſa vogue pour élever le prix de ſes tableaux, plein de répugnance pour l'intrigue & laiſſant à ſon talent & au haſard des circonſtances le ſoin de ſa fortune, c'eſt ainſi qu'ils vous le peindront. Ecoutez-les encore : pas de peintre plus habile à railler les défauts de ſa peinture que lui-même (2), pas d'homme plus indulgent aux autres ; & pour tout vice, le plus aimable des vices ſociaux, un trop grand goût pour le plaiſir, qu'il garda toute ſa vie, en compagnie de Toqué, qui aimait le plaiſir preſque autant que lui, & de Monnet, l'entrepreneur de ſpectacles, qui l'aimait bien autant que Toqué ; joyeux convive, amuſant conteur, qui apportait à la table égayée de vins, de femmes & de chanſons, l'eſprit de l'atelier, un eſprit dont le ſel ne devint jamais amer dans ſa bouche, — voilà Boucher.

Ami de la jeuneſſe, aimant à s'en entourer, à s'y retremper, il laiſſait à toute heure libre accès dans ſon atelier. N'ayant point de ces tâtonnements, de ces incertitudes de main, de ces défaillances qui font qu'un peintre ſe cache pour produire, il donnait leçon les portes ouvertes, diſant « qu'il ne ſavait conſeiller que le pinceau à la main (3) » ; & deux ou trois touches poſées par lui ſur la toile apportée en apprenaient plus au jeune peintre que tout ce qu'il aurait pu lui dire. Auſſi était-il entouré de l'affection de cette jeuneſſe qui l'avait vu, tant qu'il lui était reſté un peu de ſanté, ſoutenir le bon droit & donner ſa voix à la juſtice avec toute la chaleur de ſon caractère. Elle ſe rappelait ce qu'il avait fait pour Vien. Revenu de Rome, Vien, refuſé deux fois par

(1) Ce portrait eſt au Muſée de Verſailles.

(2) *Le Chinois au Salon*, 1769.

(3) *Almanach littéraire*, 1778.

l'Académie, avait ſupporté courageuſement le premier refus; mais accablé par le ſecond, il avait déclaré qu'il renonçait pour toujours à l'honneur d'appartenir à l'Académie. Boucher, voyant ſon tableau, ſautait au cou du candidat déſeſpéré, & lui déclarait que ſi ſes confrères ne le recevaient pas, jamais lui, Boucher, ne remettrait les pieds à l'Académie. En 1767, lorſqu'une intrigue de Pigalle & de Lemoine fait obtenir le premier prix de ſculpture à Moitte, au détriment de Milon, auquel l'attribuait le jugement général, dans cette émeute des élèves de l'école ſur la place du Louvre, voulant faire faire le tour de la place à Milon ſur le dos de Moitte à quatre pattes, les huées s'élèvent contre Cochin, Pigalle & Vien, que les élèves puniſſent de leur partialité en les faiſant paſſer à travers la double haie de leurs dos tournés; mais, quand Boucher paraît, tous les dos ſe retournent, la jeuneſſe lui fait face, les bras l'étreignent, tous l'embraſſent : il s'eſt oppoſé de toutes ſes forces à l'intrigue, il a ſoutenu avec Dumont & Vanloo la cauſe de Milon, la cauſe de tous les élèves (1).

XII

Boucher avait eu de ſa femme un fils qu'il eut le ſecret chagrin de ne pouvoir élever à la peinture d'hiſtoire & à l'héritage de ſon nom, & qui ſe confina modeſtement & ſans bruit dans l'architecture & l'ornementation. Il eut auſſi deux filles dont il maria l'aînée à Deshayes. Deshayes mourait à trente-quatre ans, dans la pleine jeuneſſe de ſon talent, laiſſant ce beau tableau de *Saint Benoît mourant*, qui promettait preſque un maître à l'école françaiſe; & ſa femme le ſuivait au tombeau quelques années après. Boucher avait donné ſa ſeconde fille à Baudouin. Celui-ci, quoi qu'en aient dit les jugements du temps, répétés de confiance par le nôtre, était un homme de talent & un peintre de mœurs. Mettez-le, dans ce ſiècle, à côté de Crébillon fils, vous lui aurez rendu ſa place. Il a la légèreté, l'audace piquante, l'indécence bien appriſe, le joli ton, le badinage délicat, la tournure leſte, le ton français des meilleurs morceaux de *la Nuit & le Moment*. Il n'eſt point un miniaturiſte graveleux; il eſt un deſſinateur de la galanterie, deſſinateur inſpiré de toutes les élégances friponnes du temps, toujours fin, toujours ſpirituel, qui réaliſe dans une ſérie de ſcènes à la Collé le Théâtre de ſociété du ſiècle. Supérieur par le ſentiment de la compoſition, par le mouvement de l'arrangement, à tous les vignettiſtes ſes contemporains, il révèle dans ſes gouaches de rares qualités de coloriſte. Quelle diſtance de ces gouaches peinées, ſorties de la main lourde des Allemands appliqués, les Lawrence, les Freudeberg, à ces libres & pétillantes eſquiſſes de Baudouin, réchauffées de terre de Sienne dans les ombres, toutes pim-

(1) OEuvres de Diderot. *Salons d'expoſition*, Paris, Belin, 1818.

pantes de vert tendre, de blanc, de bleu, de rofe, éclabouffées de ces touches que Hall imitera de fi loin, lavées d'une aquarelle fi brillante qu'elle dépaffe Fragonard & atteint Bonington !

Boucher aimait ce gendre ; il aimait l'homme & fon talent. Baudouin adorait fon beau-père : & voilà qu'à la fin de la vie de Boucher, de cette vie attriftée par la mort des fiens, Baudouin partait encore avant lui & mourait tout jeune. C'était en 1769. Boucher, depuis longtemps fouffrant d'un afthme, ne préfentait plus à fes amis, depuis quelques années, que « l'image d'un fpectre. » Cependant il travaillait toujours, s'enfermant dans cet atelier qu'il aimait, s'acharnant au labeur comme l'ouvrier pourfuivant fa journée dans le jour qui tombe. Quand la mort vint, le 30 mai 1770 (1), à cinq heures du matin, il y avait fur fon chevalet un tableau ébauché qu'il avait prié fa femme de donner à fon médecin Poiffonnier (2).

Boucher, qui ne fe vantait pas, difait, c'eft Desboulmiers qui le rapporte (3), qu'il comptait n'avoir pas compofé moins de dix mille deffins, croquis ou finis ; n'avoir pas peint moins de mille tableaux, en y comprenant les ébauches & les efquiffes.

(1) Voici l'acte de décès de Boucher, tel que nous le retrouvons fur les regiftres de la paroiffe de Saint-Germain-l'Auxerrois. Remarquons que cette heure de la mort de Boucher, cinq heures du matin, détruit abfolument la légende romanefque qui le fait mourir à fon chevalet.

« Paroiffe Saint-Germain-l'Auxerrois.

« *May*. 1770. Le jeudi trente & un, Sr François Boucher, premier peintre du Roy, ancien directeur & recteur en fon académie royale de peinture & de fculpture, affocié libre de l'académie royale de Saint-Péterfbourg, âgé d'environ foixante & fept ans, époux de dame Marie Jeanne Buzeau, décédé d'hier a cinq heures du matin au château du Louvre, a été inhumé en cette églife en préfence de Sr Jufte Nathan Boucher, architecte, fon fils, de François Jean Baudouin, fon petit-fils, & de Sr Charles Etienne-Gabriel Cuvillier, premier commis des bâtiments du Roy, ami. — BOUCHER, CUVILLIER, PIERRE, VIEN, MONTUCLA, VANLOO, CHAPEAU, curé. »

(2) Nécrologe de 1771. Eloge de Boucher.

(3) *Mercure de France*, feptembre 1770.



Les quatre deffins de Boucher que nous donnons dans cette étude, gravés à l'eau-forte : — une académie de femme vue de dos, — une femme tenant un éventail, — le *Bain de Diane*, — la *Bouquetière galante*, — font partie de notre collection.